

vis des agitateurs italiens est surtout attribué à l'influence modératrice du gouvernement français. Il en résulte, dans l'opinion publique, un redoublement de confiance dans le maintien de la paix. Mais, par contre, les séparatistes hongrois sont découragés. Des rapports étroits se sont formés entre eux et les patriotes italiens, sous les auspices de M. de Cavour, d'abord, et de Garibaldi ensuite. C'est pour cela que ces deux noms sont si populaires parmi les magyars peu soucieux d'habitude de toutes les célébrités étrangères. Les journaux officiels annoncent d'un ton épique la défaite imminente du Montenegro. Les organes slaves, de leur côté, se moquent des nouvelles émanées de l'ambassade ottomane et de ses compères de Scutari, et annoncent comme une chose certaine, ou la retraite des Turcs, ou une protestation énergique et suivie d'effet de la France et de la Russie; jusqu'à ce jour les troupes turques, malgré leur supériorité numérique, ne paraissent pas avoir obtenu de bien notables avantages contre les Monténégrins.

Grèce.

On écrit d'Athènes, 28 mai :
« Le roi ne peut parvenir à former un nouveau ministère parce qu'il a constamment refusé les conditions que tous les hommes éminents successivement appelés par lui pour constituer un cabinet ont mises à leur acceptation. Le roi Othon n'a jamais cédé, disent les Grecs qu'à la force brutale : une fois en 1843, au soulèvement de la nation et de l'armée; une autre fois, en 1854, à l'occupation anglo-française. Le cabinet Miaoulis veut à tout prix se retirer des affaires. Il en est à sa deuxième démission depuis la reddition de Nauplie. Le roi ne s'en inquiète pas; il prend son temps pour réfléchir et ne rien décider.
L'influence anglaise est de plus en plus prépondérante en Grèce. La France et la Russie ne viennent qu'au second rang. Il est vrai qu'aucune puissance n'est représentée comme la Grande-Bretagne au mouillage du Pirée. Les marins anglais encombrant nos rues. Il y a dans le port un vaisseau de 86, *Ermouth*; une immense frégate, la *Doria*; deux corvettes, le *Pelican* et une autre; et, enfin, la canonnière *Alacrité*. On attend, dans huit jours, de Constantinople, le prince de Galles sur son yacht, l'*Amiral Marti* est au mouillage de Zante avec son escadre. Ce ne sont pas, comme vous le voyez, les canons qui manquent aux conseils que M. Elliot apporte de la part de son gouvernement à Sa Majesté Hellénique.
Quant aux forces françaises dans le Levant, elles consistent dans une frégate et deux avisos au mouillage de Smyrne. Il y avait au Pirée un avis de guerre français qui vient de partir pour Toulon. »

États-Unis.

On écrit de New-York, 21 mai :
« Le désaveu infligé par le président Lincoln au décret abolitionniste du général Hunter, a rencontré dans le public et dans la presse de New-York une approbation unanime. Seule, la *Demokrat Zeitung* désapprouve la mesure officielle. »

Perse.

Un courrier extraordinaire, parti de Téhéran le 4, est arrivé à Saint-Petersbourg, rapportant de très importantes nouvelles de la Perse. Dost-Mohamed-Khan, roi d'Afghanistan, s'est enfin décidé à faire la guerre à Hérat. Il marche directement avec 40,000 hommes contre cette ville dont il va faire le siège conjointement avec son fils, qui s'avance du côté de Candehar et de Ferra à la tête d'une nombreuse artillerie. La Perse envoie en toute hâte des secours à son allié.
Depuis le traité passé à Paris entre Ferrouk-Khan et lord Cowley, et qui avait réglé la souveraineté de cette principauté

en faveur du protégé de la Perse, le Cabinet anglais n'a pas cessé de garder rancune à la Cour de Téhéran. L'Angleterre prendra donc parti pour Dost-Mohamed, tandis que la Russie, par haine contre sa vieille ennemie de Crimée, soutiendra Nasr-ed-din-Schab. La guerre peut donc s'allumer entre ces deux puissances, et il serait difficile d'en prévoir l'issue. L'armée russe est déjà à Khiva et s'y organise de manière à être en mesure d'appuyer l'armée persane dans le cas où les Anglais marcheraient par le Sud contre Hérat au secours des Afghans. Dans cette hypothèse, nul doute que la Perse n'autorise alors l'armée russe à traverser son territoire pour se porter plus vite sur Hérat.
La légation de Perse à Constantinople a fait démentir le bruit qui pourrait s'accréditer en Europe que l'armée persane marchait à la conquête d'Hérat. Il résulte des nouvelles reçues qu'elle se porte au secours d'Hérat dans le but de défendre cette ville contre Dost-Mohamed-Khan.

IMPRESSIONS ET NOUVELLES SUR L'EXPOSITION DE LONDRES.

Quelques amis, en ce moment à Londres, nous adressent des correspondances dans lesquelles ils nous font connaître leurs impressions sur l'exposition universelle.
On ne parle plus, nous disent-ils, de la bâtisse de Cromwell-Road. Comme œuvre d'art, s'est jugé et condamné. A la différence de certaines figures, à la laideur desquelles on s'habitue, le nouveau monument britannique semble à ceux qui sont condamnés à le voir tous les jours, de plus en plus disgracieux.
Le peuple anglais se donne, et nos compatriotes, ses admirateurs, nous le donnent pour un peuple éminemment pratique. Eh bien! cet informé amas de briques avec ces hauts murs, ces lourdes coupoles, repose sur des fondations qui n'ont pas un mètre de profondeur, dans des terrains qui, il y a vingt ans, n'étaient que des marais. Pour parer aux dangers d'une construction, dont la solidité est si douteuse, on a relié par de nombreux croisillons toutes les parties de l'édifice, et on en a fait, grâce à cette armature, un ensemble où tout se tient et se protège. C'est ainsi qu'il se tient debout et ne pourra s'effondrer qu'en entier et tout d'un coup. Espérons, quoiqu'un tassement sensible se soit déjà montré, assure-t-on, dans l'un des dômes, que cela durera bien jusqu'à la clôture de l'exposition.
En souvenir des inconvénients de *Cristal Palace*, l'architecte a renoncé à couvrir son ouvrage d'une toiture de verre.
Cromwell-Road a une toiture pleine et reçoit le jour par des galeries latérales qui sont vitrées. Mais l'assemblage des pièces de zinc de la toiture a été fait avec tant de soin, que pendant les quinze jours de pluie diluvienne dont Londres vient d'être favorisé, on n'était pas mieux abrité dans l'exhibition que dans la rue. Les exposants étaient obligés de couvrir de toile cirée leurs vitrines, et des visiteurs, qui avaient cru trouver sous les voûtes de Cromwell-Road un asile où l'inclemence du ciel britannique ne les atteignait pas, se promenaient bravement dans les galeries avec leur parapluie déployé. Ce détail n'était pas dans le programme, mais il avait bien son charme. Dans l'annexe, l'eau avait envahi les fondations des machines. Il fallut employer les pompes pour que l'eau n'ébranlât pas la maçonnerie sur laquelle portent les machines fixes.
Nous ne sommes pas un peuple pratique, nous, c'est convenu; mais nous n'en faisons pas de cette force là.
Il est vrai que, pour nous aider à supporter ces désagréments, on nous donne des fêtes; mais quelles fêtes! Je ne vous parlerai que de celle à laquelle j'ai assisté, et qui permet de se faire une idée du goût britannique. La fête, pour conserver le style du pays, avait lieu dans les jardins d'acclimatation, dont une partie a été consacrée à la construction du *bocal* de l'exposition, comme nous disons ici.

Une fête signifie simplement une promenade. Dans le jardin, trois orchestres, placés à 150 mètres de distance, et composés surtout d'instruments de cuivre, jouaient ensemble, à la fois, ce qui produisait pour les promeneurs la plus désagréable cacophonie. Nous avons pu admirer les fleurs les plus belles, des azalées, entre autres, comme je n'en ai pas vu ailleurs, seulement, tout cela est groupé au hasard, sans qu'on se doute seulement qu'un cadre de verdure ferait ressortir la vivacité des couleurs.

Maintenant, pour terminer le dévouement de notre correspondance, parlons d'un petit coup d'Etat qui vient d'être frappé par M. Michel Chevalier, et qui a mis tout le quartier français en émoi. D'après la décision qui a institué le jury, les suppléants ne devaient être appelés que sur le refus, démission ou empêchement des titulaires. Or, sans en prévenir M. Leploy, M. Michel Chevalier a fait venir un certain nombre de ces suppléants, probablement ses amis, et les a fait d'abord assister aux réunions du jury, et il vient de faire décider que, sous prétexte d'accélérer le travail, ils seraient adjoints aux titulaires. Mais tout cela ne s'est pas exécuté sans opposition et sans tiraillement. Il y a eu des jurés qui ont protesté contre cette violation du règlement, et qui ont été jusqu'à déclarer que, pour le travail de leur classe, ils n'admettraient pas les concours des suppléants. Ce qu'il y a de plus curieux, c'est qu'on cite, parmi les opposants les plus ardents, des libéraux échangistes sur l'amitié desquels M. Michel Chevalier croyait pouvoir compter. De là, comme bien on pense, une confusion qui rappelle tant soit peu la tour de Babel pour ne pas dire la cour du roi Pétard.
P. B.—S. DARNIS.

CHRONIQUE LOCALE ET DÉPARTEMENTALE.

On assure que la Compagnie du Nord vient de signer avec M. le ministre des travaux publics un engagement qui lui concède pour exécution immédiate :
1° Le chemin de fer d'Hirson à Valenciennes par Avesnes et Landreecies ou Achette, ce commencement si considérable et si désiré de la grande ligne de Lille à Strasbourg.
2° Le chemin de fer de Lille à Tournai. Chacun appréciera toutes les conséquences de ces résultats d'importance majeure pour le département du Nord.

M. le ministre des travaux publics vient de nommer les six conducteurs qui seront attachés aux travaux du canal de Roubaix-Tourcoing.

Les expropriations et les travaux commenceront dans un délai très rapproché.
Le nommé Jean-Baptiste St-Leger, de Roubaix, vient d'être condamné par le tribunal correctionnel de Lille à six mois de prison, 500 francs d'amende et à la privation des droits civiques pendant six mois, pour avoir prononcé des paroles injurieuses contre l'Empereur et pour insultes graves envers M. le doyen de St-Martin qui portait le Saint-Viatique à un malade.
A l'expiration de la peine prononcée contre lui, St-Leger sera placé pendant cinq ans sous la surveillance de la police.

On nous écrit pour nous faire observer que notre correspondant a été mal renseigné lorsqu'il a dit qu'aucun rapport n'a été fait par les délégués envoyés à l'Exposition de Londres en 1851.
A la demande de la Chambre consultative de Roubaix, un rapport collectif a été présenté par les délégués de chaque section et adressé à M. le Ministre de l'Agriculture et du Commerce qui en a accusé réception.
En publiant cette rectification, nous ferons remarquer que ces rapports qui intéressaient tout particulièrement notre in-

dustrie, n'ayant pas été imprimés, il n'est point surprenant qu'on en ait ignoré l'existence.

C'est jeudi prochain qu'aura lieu au théâtre de Roubaix la première représentation de la troupe de MM. Renard et Darcier.

Nous publions plus loin le programme de cette soirée.
Nous pouvons, sans crainte de trop nous avancer, garantir à MM. Renard et Darcier pendant leur séjour à Roubaix de nombreux succès et d'abondantes recettes.
S'il n'y avait pas affluence au théâtre, il faudrait à tout jamais désespérer de l'empressement des spectateurs.

Nous recevons, au moment de mettre sous presse, le résultat du concours qui a été ouvert à Tourcoing pour l'érection d'un hôtel-de-ville.

Cette note est accompagnée d'un article fait sur ce concours.

Nous publions la note, nous publierons l'article jeudi.

La proclamation des prix a eu lieu le lundi 2 à 3 heures après midi, dans la salle de la mairie, en présence du Conseil municipal et d'un certain nombre d'étrangers et d'habitants.
M. le maire a prononcé une allocution pleine de sens et d'a-propos sur cette cérémonie, et sur la question en elle-même; puis il a lu le procès-verbal du Conseil général des bâtiments civils; ensuite on a procédé à l'ouverture des cinq lettres cachetées portant les épiques des projets couronnés.

Voici les noms des lauréats :
1^{er} prix, au projet ayant pour épigraphe : *Nos matras sur ces champs ont cueilli bien des herbes, j'y voudrais glaner un épi.*
L'auteur est M. Léon Rohard de Paris.

2^e prix, épigraphe : *Avenir.* A. M. Benard du Havre.
3^e prix, *Utinam.* M. Jules de la Morandière de Blois.

1^{re} médaille d'or, épigraphe : *Pour le citoyen mairie et beffroi, et pour le chrétien l'église et la croix.* M. Maillard, à Tourcoing.

2^e médaille d'or, épigraphe : *Le vrai seul peut être beau.* M. Eugène Barthélemy de Paris.

Outre ces lauréats officiels il y a encore une espèce de classement des meilleurs plans, nous le donnerons dans le deuxième article qui rend compte de ce concours.

Dans cette note, qui est un document officiel, on comprendra que nous devons nous borner à cette mention; mais chaque projet n'en sera pas moins l'objet d'un examen particulier.

On parle d'un jeune homme de Tourcoing, d'un élève de M. Maillard, dont l'œuvre a été particulièrement remarquée. On nous pardonnera cette indiscretion en faveur de ce succès tout local.

On nous promet une note détaillée sur ce projet qui a pour épigraphe : *Spes adjuvat.* Nous ajouterons que le succès de ces cinq lauréats est sérieux. Sur 63 concurrents (entre autres il y a des concurrents très capables), il n'est pas facile d'arriver aux cinq premières places.

Au prochain numéro le premier article sur cette exposition; il nous arrive trop tard pour être imprimé aujourd'hui.

NEUVILLE-EN-FERRAIN. — Un vol d'effets d'habillement d'une valeur de 633 francs a été commis, dans la nuit du 1^{er} au 2 juin, au préjudice des époux Dewitte, fermiers à Neuville.

Le coupable, qui est le nommé Louis Stelland, sujet belge, a été arrêté hier.

On a heureusement pu retrouver les objets volés.
Ce vol a été accompli avec des circonstances qui en aggravent l'importance. On a decouvert deux mèches à incendie.

Stelland a déclaré, de plus, que son frère Joseph l'avait aidé et que celui-ci

était armé d'un pistolet chargé et d'un poignard.
Louis Stelland a été conduit à Lille.

On lit dans le Salut public :

« La Chambre de commerce de Paris avait été, il y a quelques mois, consultée sur la suppression de la rentrée de 11 %, soit en ce qui concerne les laines, soit en ce qui concerne les soies et les autres matières textiles. Pour les laines, la question fut résolue promptement. Mais, pour les soies, après un long débat, la Chambre, à une voix de majorité, à ce qu'on rapporte, émit un vote en faveur de la suppression de la rentrée de 11 %.

« Cependant la Chambre de Paris ne se pressait point de mettre la mesure à exécution dans l'établissement de la condition qui lui appartient. La Condition de Paris continuait à délivrer des bulletins identiques à ceux de Lyon, c'est-à-dire portant la rentrée d'usage. Le ministre adressa à la Chambre de Paris l'invitation de faire exécuter sa propre décision. Celle-ci répondit qu'elle n'avait point entendu faire une chose isolée, et quelle ne croyait pas devoir modifier les bulletins de conditionnement avant que le même régime ne fût adopté par toutes les Conditions de France.

« Cette conséquence était la condamnation de la mesure. Car, si la Chambre de commerce de Paris reconnaissait que toutes les conditions publiques de France doivent être soumises au même régime, comment ne pas reconnaître, en même temps, que toutes celles d'Europe ont un grand avantage à conserver l'harmonie actuelle? »

CAISSE D'ÉPARGNE DE ROUBAIX.

Bulletin de la séance du 1^{er} juin 1862.
Sommes versées par 67 déposants, dont 11 nouveaux. fr. 10,390
32 demandes en remboursement. fr. 7,479 16
Les opérations du mois de juin sont suivies par MM. Louis Scrépel et Achille Wibaux, directeurs.

Il n'y aura pas de séance dimanche prochain à cause de la solennité de la fête de la Pentecôte.

ÉTAT-CIVIL DE ROUBAIX

Du 27 mai au 2 juin 1862 inclus.

NAISSANCES.

21 garçons, 20 filles.

DÉCÈS.

Du 28 mai. — Julien-Jean-Baptiste Serouille, 27 ans, tisserand, époux de Sophie-Joseph Verschelde, rue de Blanchemaison.
Du 30. — Marie Dujardin, 26 ans, ménagère, épouse de Jules Carrette, rue de l'Empereur.
Du 31. — Félicité Desmettre, 16 ans, journalière, Hôpital.
Du 1^{er} juin. — Julie Courrier, 58 ans, journalière, célibataire, rue St-Jean, aux Petites-Sœurs-des-Pauvres.
Du 2. — Charlotte Debaere, 36 ans, ménagère, épouse d'Alexandre Degeyter, Hôpital. — Constant Facon, 27 ans, fleur, célibataire, à l'Hôpital.
Plus 8 garçons et 3 filles, décédés au-dessous de l'âge de 10 ans.

VILLE DE ROUBAIX.

Cours public de Chimie.

Le cours de chimie n'aura pas lieu le 9 de ce mois, lundi de la Pentecôte.

Cours public de Physique.

Mercredi 11 juin, à 8 heures 1/2 du soir.
MACHINES A VAPEUR.
Application de la vapeur d'eau.
Machine de Papin de 1690.
Production de la vapeur.
Explication de la machine à vapeur.
Pour toute la chronique locale, J. REBOUX.

Tribunaux.

Après une série de remises, l'affaire Pamard a été appelée samedi devant la

n'aime que Clotilde, je ne veux épouser qu'elle; dès qu'Elise parait, je suis je ne sais quelle influence magique. J'ai beau me roidir, une invincible émotion s'empare de moi, et aujourd'hui, tout ravi que j'étais de la gentillesse de Clotilde, les coquetteries de cette dangereuse sirène me mettaient au supplice. Mais, encore une fois, c'est une folie. Puisqu'elle me rebute, me voilà bien déterminé à ne plus m'occuper d'elle et à me déclarer à Clotilde. Ne penses-tu pas que je ferai bien, quand je n'ai qu'à étendre la main pour saisir le bonheur, de ne pas continuer plus longtemps ce sot rôle que je joue entre une charmante enfant qui m'aime et une beauté dédaigneuse qui triomphe de me voir à ses pieds?
— Albert. Albert, c'est l'orgueil froissé qui parle en ce moment par ta bouche.
— L'orgueil, dis-tu? Eh bien, elle aussi, elle agit par orgueil, si j'en crois certains regards furtifs qu'elle me lance parfois, et dont l'expression dément l'indifférence qu'elle affiche.
— Es-tu sûr de les avoir bien interprétés, ces regards? demanda Ernest avec inquiétude.
— Ma foi, tu as raison: de quoi est-on sûr avec une femme pareille? Ce n'était sans doute qu'un nouvel artifice pour rendre sa conquête plus certaine. Mais elle se trompe fort si elle s'imagine me prendre par la coquetterie. J'aime qu'une jeune personne soit naturelle; la simplicité des manières est, à mes yeux, un garant de la pureté du cœur.
— Je suis de ton avis; mais je le répète, tu es trop sévère à l'égard de M^{lle} Elise; qui sait si sa conduite n'a pas des motifs secrets?
— Si je suis trop sévère, en revan-

che, tu pousse l'indulgence fort loin.
— Indulgence ou justice, je ne puis croire qu'une beauté si noble soit unie à un caractère étroit et à des idées mesquines. J'ai lu sur son front le reflet d'une belle âme.
— Et ton instinct de poète t'en a révélé les trésors! dit Albert avec une légère teinte d'ironie. Puisse-t-elle te comprendre et t'apprécier comme tu la comprends et tu l'apprécies!
— Que veux-tu dire ce souhait? ai-je demandé qu'elle s'occupe de moi?
— Mon ami, après l'aveu si franc que je viens de te faire, j'ai bien le droit d'exiger qu'à ton tour tu ne me caches rien.
— Moi? Mais je n'ai pas de secret, balbutia Ernest en rougissant comme une jeune fille.
— Va, pauvre garçon, tu ne sais pas mentir; ta bouche dit non, mais ton visage dit oui.
— Et que dit-il donc? demanda Ernest de plus en plus embarrassé.
— Que ma belle cousine a conquis ton amour.
— En ce cas, il t'en apprend plus long que je n'en sais moi-même.
— C'est possible; l'esprit ne se rend pas toujours compte de l'état du cœur.
— Mais comment veux-tu?... j'ai si peu vu M^{lle} Elise!
— Tu ne l'as vue que trop pour ton repos.
— Et pour le tien peut-être! Sois tranquille, cependant; tu n'as rien à craindre de moi; je ne me fais pas d'illusions sur le peu de chances que j'ai de plaire à une femme, avec mon caractère sérieux et ma figure morose.
— Fausse modestie! Les jeunes filles raffolent des artistes et des poètes.

Elise surtout, qui est une nature d'élite...
— Encore cet accent railleur, Albert! Je t'en prie, cautions sérieusement. Je t'ai dit et je te répète que tu n'as rien à craindre de moi; plutôt ne jamais la revoir que de la disputer à un ami.
— Grands mots que tout cela! Si tu l'aimes, tu dois la disputer, au contraire, et ne la céder volontairement à qui que ce soit.
— Mais l'honneur, la loyauté...
— Autres grands mots! Ton honneur, il faut le mettre à la conquête, et qui agit ouvertement ne peut être taxé de déloyauté.
— Ernest ne répondit pas et secoua la tête avec tristesse.
— D'ailleurs, reprit Albert en s'échauffant, pourquoi l'obstiner à faire le généreux, puisqu'Elise ne veut pas de moi et que je ne veux plus d'elle?
— Prends garde de t'abuser sur tes propres sentiments, et ne précipite pas trop une démarche décisive.
— Je ne puis cependant la retarder beaucoup; je désire être fixé avant mon premier voyage en Espagne et marié avant mon installation là-bas.
— Diablic! tu vas vite en besogne.
— Pas déjà si vite. J'ai plus de quatre mois d'ici au mois d'octobre. Ah! ça, je t'invite à ma noce pour le commencement de septembre.
— Ernest éclata de rire.
— Tu parles de ta noce s'écria-t-il, comme d'une chose déjà convenue.
— Oui, convenue avec moi-même, et quand je veux une chose, je la veux bien. Je ne me résoudrai jamais à aller vivre seul si loin de mon pays, et d'ailleurs je tiens à montrer à Elise qu'il y a des femmes moins dédaigneuses qu'elle.

On voit qu'Ernest jouait bien Albert en supposant que l'orgueil froissé l'éloignait d'Elise. Plus une conquête est difficile, plus on s'acharne d'ordinaire à la poursuivre; mais un homme qui a de la fierté et la conscience de sa valeur se lasse à la longue d'être rebuté, et une âme un peu haute ne s'expose pas facilement à l'humiliation d'un refus. Tel était Albert Dubreuil; fier et susceptible, et en même temps très prompt à se décourager, il avait, en outre, une crainte successive du ridicule. De tous les rôles, le plus pitoyable à ses yeux était celui d'amoureux docile attendant son arrêt du caprice d'une femme. Mieux un amour qui ne se donnait pas était pour lui une idée intolérable. Il voulait qu'un cœur se livrât de soi-même, tout entier, et n'eût pas d'autre idéal que lui. En un mot, il tenait à se voir le maître, et non l'esclave.
Et qu'on ne croie pas que ce fut pour abuser de sa victoire. Non; une fois sûr de dominer, il était capable d'exercer son empire avec tant de ménagements que le joug ne se ferait jamais sentir. Voilà pourquoi ses rêves lui montraient à ses côtés une femme douce et timide, qu'il se plairait à protéger, à entourer de soins et d'affection, qui lui serait soumise comme à Dieu, mais dont il préviendrait les moindres desirs. Clotilde était bien, comme il le disait lui-même, la compagne que lui destinait la Providence. Et pourtant, de prime abord, Elise avait produit sur son cœur cette impression puissante que chacun ressentait un contact de tant de beauté unie à tant d'esprit et d'élevation de sentiments. Son imagination exaltée lui avait fait voir en elle la seule personne qui pût lui inspirer un amour véritable; il l'avait adorée, et l'obtenir un jour était devenu

le but suprême de ses desirs. La brillante rose avait longtemps éclipsé le pâle myosotis qui fleurissait dans l'herbe à côté d'elle. Mais la rose a des épines, et, à la première piqûre, l'indiscret amant qui voulait la cueillir s'en était détourné avec dépit, et alors il avait remarqué et admiré l'humble fleur des champs, moins belle, moins parfumée, mais aussi sans aiguillon.
Du jour où cette première piqûre s'était fait sentir, Albert s'était dit qu'une femme qui ne connaît pas la compassion et se moque des tourments qu'elle cause, n'est pas digne qu'on lui voue un culte. Il avait donc tourné ses regards vers Clotilde, qui, devenant plus expansive à mesure que les attentions d'Albert l'y provoquaient davantage, avait paru de plus en plus aimable et jolie. Qu'est-ce, à vrai dire, que la beauté? N'est-ce pas l'expression du visage, bien plus encore que la régularité des traits? Sous l'influence de l'amour et des alternatives de crainte et d'espoir, la physiognomie de Clotilde avait un charme tout nouveau. Ces sentiments donnaient de la vivacité à ses yeux, une grâce touchante à son sourire; l'enfant devenait femme, sans rien perdre, cependant, de la candeur enfantine.
Elise observait cette métamorphose, qui semblait l'affliger et l'enchanter à la fois. Albert aussi en éprouvait avec ravissement les rapides progrès; il l'avait donc rencontré ce cœur qui se donnait de lui-même et courait au-devant de son amour! Fier de ce triomphe, il appréciait et chérissait chaque jour davantage son modeste myosotis. Mais parfois encore l'exquisite senteur de la rose l'enivrait malgré lui.
LA VICOMTESSE DE LERCHY.
(La suite au prochain numéro.)